

XYZ. La revue de la nouvelle

La tour abolie

Hugues Corriveau



Number 122, Summer 2015

Tarot : des destins tout tracés ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78088ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corriveau, H. (2015). La tour abolie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (122), 53–57.

La tour abolie¹

Hugues Corriveau

LE PÈRE, penché sur sa table, médite devant les vingt-deux arcanes majeurs étalés. N'en retient qu'un. Le fixe. « À l'envers ! » Le cœur lui serre. Il a peur, immensément. Les muscles tendus. « La Maison-Dieu est à l'envers ! » Dans sa propre maison ! Nimrod, le premier roi du monde, Maradh, Mered, un rebelle, tout comme lui. Un effet nocif, létal, sombre dans la pièce devant la carte retournée. Le père n'a plus rien qui le retient de survivre à cette apocalypse annoncée. Chaque fois, depuis des jours, le même renversement du monde, les mêmes alarmes qui perpétuent sa peur.



Pourtant, tantôt, allant chercher son tarot, il a eu comme une petite espérance. Sans raison, un peu lâche, un peu mou. Il aurait voulu que les cartes se rabattent contre elles-mêmes, que la folie lui donne du répit. Un peu, tout petit peu de bonheur avant la fin.

Les fils dorment. Belle sieste dont ne parlent pas les cartes. Plutôt de la solitude, du désastre irréparable des abandons. Le père le sait, la connaît, cette solitude foudroyante des mauvais jours, des nausées qui laissent dépourvu.

Pourtant, le bureau est plein d'un soleil surhumain qui crée une sorte de béatitude lisse et miel sur les meubles. On aurait le goût de vivre là. Le père tient la lumière pour une stupéfaction du monde, un arrêt sur la vérité. Il a peur de ce trop-plein de nudité.

Fixant toujours la tour abolie, apeuré aussi d'être le berger foudroyé qui n'a pas su tenir son troupeau. Deux petites bêtes enfouies dans le sommeil, que ses fils, là, si près de lui, inatteignables pourtant. Ses fils, sa douleur. Point de non-retour

1. Extrait d'un recueil de nouvelles en préparation intitulé *Autour de l'enfance*. 53

que ses fils ensommeillés, que lui-même devant cette lame terrible du jeu de Marseille. Folle folie du feu fuyant la brysse du monde. Le père étourdi devant la carte du malheur.

Pourquoi avoir ainsi soumis son destin aux prédictions du jeu ? Pourquoi avoir si faiblement succombé ? De liesse en piège, d'euphorie en peine majeure, voici le père transbahuté de l'infini au fini. Oracles aveugles surgis des images prédicatrices. Le père reçoit l'avis des runes, transcrit en lui le sens du commandement. Rien de moins qu'Abraham à la main armée. Fin des temps, fin de tout.

La pièce semble tanguer légèrement, tourner sur elle-même. Le cœur sur la main, le père emporté. Les lieux multiples de la Maison-Dieu : grotte, montagne, volcan crachant, petit bureau de cartomancie.

Le Diable se tient ricanant à la gauche de la Maison. Fou diable néfaste. Droit sur ses pieds.

Les fils sont aimés. Mais au bord de faillir dans les troubles du père. Maléfique, la carte surgit des enfers.

Tom, le petit, regarde le dos du père, le père penché sur son secrétaire. « Il joue aux cartes », se dit l'enfant tendre dans le cadrage de la porte. L'enfant tressaille malgré tout. Pressent. Va chercher Marc, le grand, le réveille, le tire par la manche jusqu'au bureau du père qui joue aux cartes. Les deux fils restent pétrifiés devant ce que dit le dos du père penché sur le jeu du malheur. Ils savent. Ils s'approchent, tendent l'un et l'autre une main vers le dos penché du père las, la tête entre les mains, au bord de pleurer comme un enfant déçu par l'histoire à n'en plus finir. Ils vont presque le toucher quand tout à coup ils se regardent, interdits. Ils reprennent leurs mains, les ramènent vers eux, reculent. Quand tout à coup le père parle :

— Nous irons là-haut.

Aller vers le haut du monde. Aspirés vers la grandeur du soleil. Tous trois, achevés. Le père repousse sa chaise qui grince, se tient debout, tangué un peu, mais tient le coup devant le jeu qui étale ses prédictions, ses ordres irrémédiables.

— Allons.

Le père dit « allons » d'une voix si creuse que les fils n'y reconnaissent pas la tendresse habituelle quand il est question d'aller là-haut, près du soleil et des étoiles.

Fils déchus, père emporté par son besoin d'en finir avec le sort qui s'acharne, le tarot lui-même pris de folie, jeté au sol dans le désordre des frayeurs, ne dévoilant que les plus pénibles prédictions. Solitude, solitude.

— Allons jouer.

Le père sans joie trace la voie. Passe près de ses fils sans leur prendre la main, les traverse presque, se faufilant entre les deux, sans plus, certain qu'ils vont le suivre là-haut, pour ne pas perdre à jamais le plaisir du père qui remet sa destinée entre les lignes du chiffre 16. Chiffre fatal de la Maison écorchée, signe cassé du monde. Le seizième arcane, l'écroulement de la demeure, si fragile demeure que le tirage au hasard a désignée.

Tom, Marc et le père joueur de cartes, cartomancien effondré. Ils se rendent dans la partie ouest de la résidence et s'arrêtent devant les marches de la tour d'angle que le père souhaitait si belle, pour l'évocation d'un désir de richesse que le cœur savait pourtant un peu vain, un peu détruit.

Tom, le petit, ferme la marche, et il saute, et il veut oublier déjà la folie de suivre son frère en haut de la tour. Mais il aime tellement Marc, le grand, pour ses magies, pour ses baisers de bonsoir le soir avant de dormir, pour les puces qu'il cherche partout pour le faire rire sur son corps endormi, pour ne plus savoir s'arrêter de jouer, Marc, le plus frère des frères. Son cœur solide.

Marc sent son petit frère derrière lui et en est heureux, pense qu'il pourra lui crier de redescendre, de prendre ses jambes à son cou, d'aller jusqu'à la rivière rêver de poissons-chats et de limaces.

Mais ils suivent le père qui, de marche en marche, les amène au perchoir, tout là-haut, de là où ils voient tout, le paysage et le ciel, la course des nuages et le passage des oiseaux. Là où se trouve le télescope qui fait apparaître les astres, qui leur permet de surveiller l'arrivée des extraterrestres. 55

Chambre des miracles et des joies. Chambre des songes et des oublis.

Le père prend la clé de Barbe-Bleue, ouvre la grande porte en ogive qui a des allures de porte de donjon ; et ça grince et ça rouille dans les oreilles des fils qui ont mis du sable dans les charnières pour que ça fasse plus vrai, le son, pour que ça fasse des frissons sur les os. Mais Tom n'aime pas le bruit d'aujourd'hui, tout comme Marc qui s'envole dans sa peur et dans les frottements d'acier.

La chambre circulaire a des airs d'ancre d'alchimiste avec toutes ces cartes du ciel, ces plans de villes, de campagnes et de pays. Des allures de laboratoire avec les cornues et les pipettes et les fioles. Tom aime changer le blanc en rouge, l'eau en larme de lézard. Marc aime l'odeur du roussi sous les béciers et les pissettes. Avec le père, ils ont si souvent cherché à mettre la vie en éprouvette, si souvent imaginé mettre toutes les mers du monde en une seule bouteille déposée enfin sur le fond d'un océan asséché duquel on aurait volé toute son eau. Sel aussi sec que le sable de la plage et sans goût. Fer bleui au bout des scalpels.

Ils entrent, cérémonieux officiants. Le père ouvre tout grand le battant. S'engouffrent alors toutes les saisons en une seule réunies. Des chauds-froids terribles, des feuilles mortes et des plumes d'oiseaux égarés, des chants mystérieux surgis du silence. Tom et Marc frémissent en voyant le père tirer de sa poche une pochette d'allumettes. Il allume alors, un à un, tous les brûleurs de la chimie, le poêle pour faire fondre la cire des vieilles chandelles. Tous les feux allumés qui tremblent comme les fils tremblent. La cérémonie qui se prépare les dépasse et leur semble grandiose. Un colibri suspend sa danse et s'enfuit, l'écureuil passe sur le rebord de la fenêtre et saute sur la première branche. Le monde semble en place. Hormis le feu, hormis le père. Les fils, assis près du vent effarouché et fou, pétrifiés devant les feux qui sursautent.

Le père n'en peut plus d'ennui et de vivre. Le père a mis
56 sur son cœur la Maison-Dieu de tous les malheurs. Il s'assoit.

Regarde ses fils. Veut leur épargner la vie, sa douleur. Effondré, le ténébreux joueur de feu, le maître de la tour.

— Je vous aime tant.

Le père dit « je vous aime tant » dans un souffle à peine audible. Il dit cela comme on chante l'introït de la dernière messe de Dieu. Il murmure du bout des lèvres qu'il lui reste des sentiments encore vacillants.

— Marc, viens ici. Allons, Marc, viens que je te dise un secret.

Marc hésite. Voudrait crier à Tom de s'enfuir. Mais le père est si calme, si doux. Sa crainte est si vaine. Et il ne peut pas refuser un secret. Il se lève. Va près de la fenêtre où se tient le père. Alors le père se penche, soulève Marc et, sans baiser et sans mot, le jette par la fenêtre, d'un seul souffle le lance dans l'air de la vie comme un oiseau sans ailes.

Tom, au lieu de courir vers la porte, de s'engouffrer dans l'escalier, retenant un cri de fin du monde, se précipite vers la fenêtre pour voir voler Marc qui ne peut pas s'effondrer sur le sol. Alors le père le cueille, si petit dans sa curiosité molle, et le lance à son tour dans le vide du monde.

Et derrière le père, le feu est déjà intense. Tout a basculé dans une folle énergie, chaleureuse énergie des jeux avec ses fils, sursaut de vie. Le père à la fenêtre regarde ses deux fils immuables, immobiles dans la tranquillité enfin venue du monde, sur le gazon tout vert. Il voit des ailes au dos de ses fils. Il est heureux, imaginant que tantôt ses fils voleront au-delà des montagnes.